

Un Romand cultive la vanille dans la forêt de la Bahia

Madagascar détient le quasi-monopole de la vanille depuis des décennies. Mais la précieuse gousse pousse aussi ailleurs. Le Suisse Philippe Vaucher la cultive au Brésil.

VALÉRIE HOFFMEYER

La vanille est une liane qui n'a pas besoin de sol, elle s'accroche à d'autres plantes, s'abreuve de pluie et de sels minéraux, fleurit en grappes. Ses gousses, une fois les fleurs pollinisées, poussent en quelques mois. La demande mondiale est trois fois supérieure à la production, très largement détenue par Madagascar. Hors de la grande île, il existe pourtant des marchés de niche où son prix se négocie jusqu'à deux fois plus que celui de la *Vanilla planifolia*, l'espèce dominante: il peut passer de 500 à 1000 francs le kilo pour une vanille de haute qualité, de plus en plus recherchée. Autant dire que cette culture a du potentiel! Philippe Vaucher y croit et s'est lancé, il y a quelques années, dans la culture de la précieuse orchidée.

Une plante de sous-bois

La ferme de cet ethnologue romand, installée au Brésil depuis 2003 avec sa femme et ses trois enfants, compte 76 hectares. Elle est au cœur de la forêt, près d'Ilhéus, ville côtière de l'État de Bahia. «Je suis agriculteur depuis 2010. Avant je travaillais dans l'humanitaire. J'ai acheté une ferme pour cultiver du cacao, de l'açaï (ndlr: une pulpe de fruit énergisante très prisée au Brésil) et des épices - poivres, girofle, cannelle, muscade, guarana et vanille.» Pourquoi la vanille? «Il en existe au moins 250 variétés, celle de Madagascar est une parmi d'autres. Natura, le premier groupe de cosmétiques du Brésil, cherche sans cesse à développer de nouveaux produits, puisant dans l'incroyable biodiversité du pays. Il se trouve que c'est un des clients de notre coopérative. C'est avec eux que nous avons visité les cultures malgaches et que je me suis formé à la culture de la vanille.»

Le Cirad, organisme français de coopération en faveur des régions tropicales et méditerranéennes, accompagne aussi ces parcelles encore expérimentales. «Le Brésil est un énorme consommateur de produits

de beauté, et l'accès aux ressources naturelles est désormais contrôlé par le protocole de Nagoya (2010). Disons que cela fixe les règles de la collaboration avec les laboratoires de recherche et protège un peu de l'énorme spéculation qui a cours sur les matières premières telles que la vanille.»

Celle que cultive Philippe Vaucher ne se destine pas à l'alimentation. Mais le mode de culture est très proche: il faut la planter en sous-bois, la tuteurer, attendre l'abondante floraison. Puis polliniser, fleur par fleur, à la main. Les abeilles sauvages n'y parviennent pas toutes seules, même si Philippe Vaucher a installé des ruches. «On le fait aussi à Madagascar: certaines ouvrières, des femmes toujours, pollinisent jusqu'à mille fleurs par jour.» Les effets sont immédiats: dès le lendemain, la gousse se met à croître, parfois grosse comme une banane. Leur usage? «La cosmétique. L'une de mes variétés, la *Vanilla bahiana*, a une franche odeur musquée. Une autre exhale le chocolat et le goudron. Ce sont deux espèces locales, qui poussent à l'état sauvage.» Il reste ensuite à les faire sécher sans qu'elles ne s'assèchent: une quête complexe du moelleux, qui se joue à coup d'ombrières mobiles, naviguant sur d'immenses étals à ciel ouvert.

Aujourd'hui, les essais sont encore en cours. De passage en Suisse pour quelques

Du cacao bio pour un chocolatier suisse

Outre la vanille, Philippe Vaucher cultive du cacao, comme des milliers de paysans au Brésil, dont beaucoup de Suisses. Mais le Veveysan, qui a grandi «au biberon Nestlé», travaille ses plantes de manière artisanale et bio. «Le cacaoyer pousse en sous-bois, il a besoin de l'ombre des grands arbres, explique-t-il. Ces arbustes sont éparés dans la forêt, d'où une culture un peu compliquée... Mais c'est un gage de qualité. J'en ai replanté 20 000 pieds. Les cultures intensives, elles, sont organisées en verger,



semaines, Philippe Vaucher n'est pas vraiment inquiet quant à leur issue. «Je ne sais pas encore dans quel produit on pourra les trouver un jour - ou pas. Je suis surtout très heureux d'avoir replanté ce domaine qui était presque abandonné à mon arrivée. Le sol est régénéré, il y a à nouveau des insectes et des oiseaux, des vers de terre dans le sol et des gens qui ont du travail dans des conditions correctes. C'est, pour moi, le plus important.»

Philippe Vaucher a développé ses cultures sur un domaine qui était presque à l'abandon. «Le sol est régénéré, il y a à nouveau des insectes et des oiseaux», se réjouit-il. DR

À faire cette semaine

● Arbustes et grimpantes ayant fleuri tout le printemps peuvent désormais, si besoin, être taillés, nettoyés, voire éclaircis afin de laisser le soleil les pénétrer. Commencer par supprimer à la base les plus anciennes des branches. Pour éviter de trop tailler, reculer régulièrement pour juger ce qui doit être coupé.

● Pour accompagner leur développement et éviter qu'ils s'épuisent, commencer à alléger les jeunes fruitiers trop chargés: pêchers, abricotiers, poiriers. Les grappes de raisin aussi sont à éclaircir: n'en laisser qu'une tous les 30 cm par branche.

● Sous serre, la température et la sécheresse peuvent, en une seule journée, réduire à néant tous les semis et plantons de la saison. Surveiller et distiller les arrosages en fonction des besoins de chaque godet et surtout ne pas trop tarder à les installer en pleine terre. G. V.

Entre chiens et chats La chronique des animaux domestiques

L'éducation d'un chien se joue avant 1 an

«À sa naissance, le chiot est un peu comme un diamant brut. Chaque maître s'apparente alors à un orfèvre! En fonction de son environnement, il peut devenir le meilleur comme le pire.» Cette phrase, tirée du livre «Tout se joue avant 1 an!», résume l'importance et les enjeux de bien éduquer son chien durant les premiers mois de son existence. Car si son apprentissage commence une fois qu'il vient au monde et se poursuit durant toute sa vie, la première année est primordiale. «Cette période, dite de socialisation primaire, lui permet de découvrir le monde, c'est là qu'il apprend le plus et le plus rapidement. Mais cette année au programme très chargé ne se déroulera bien qu'à condition que sa mère, puis vous, son maître, soyez à ses côtés pour l'aider, le

soutenir, le rassurer et l'encourager sur ce chemin», préviennent les auteurs, le vétérinaire Jean Cuvelier et Jean-Yves Grall, adeptes convaincus et convaincants du renforcement positif. Ils divisent cette première année en plusieurs périodes qui se chevauchent, mais correspondent à un programme précis d'apprentissage. On y découvre donc des planings et des exemples concrets d'emplois du temps suivant l'âge du chiot, ainsi que des méthodes de consolidation des acquis et d'apprentissages complexes. Entre théorie et exercices pratiques, cet ouvrage pédagogique, parsemé de nombreuses illustrations, photos, encadrés, et schémas, comme des mind maps, se décline en cinq cha-



pitres: «Qui est votre chien?», «Qu'est-ce qu'un bon maître?», «Comment éduquer son chien?», «Chronologie des apprentissages» et «La rééducation positive». Un vrai «mode d'emploi», fouillé et amusant, à mettre entre toutes les mains des propriétaires soucieux du bien-être de leur animal. Et qui nous rappelle, de surcroît, comme le soulignent les auteurs, que le «chien est un cadeau, dont il ne faut pas oublier de dénouer le ruban!» FRÉDÉRIC REIN



À LIRE

«Tout se joue avant 1 an!»
Jean Cuvelier et Jean-Yves Grall, Larousse, 207 p.